

tré d'abord une mer si facile, il fut arrivé rapidement au pôle. Ses compagnons ne l'eussent pas abandonné, et sa tête ne serait pas perdue sous l'excès des plus terribles angoisses !

— Alors, dit Altamont, nous n'avons plus qu'un parti à prendre : abandonner la chaloupe et rejoindre en traîneau la côte orientale du Lincoln.

— Abandonner la chaloupe et reprendre le traîneau, bien, répondit le docteur ; mais, au lieu de traverser le Lincoln, je propose de franchir le détroit de Jones sur les glaces et de gagner le Devon-Septentrional.

— Et pourquoi ? demanda Altamont.

— Parce que plus nous nous approcherons du détroit de Lancaster, plus nous aurons de chances d'y rencontrer des baleiniers.

— Vous avez raison, docteur, mais je crains bien que les glaces ne soient pas encore assez unies pour nous offrir un passage praticable.

— Nous essayerons, répondit Clawbonny. La chaloupe fut déchargée ; Bell et Johnson reconstruisirent le traîneau ; toutes ses pièces étaient en bon état ; le lendemain les chiens y furent attelés, et l'on prit le long de la côte pour gagner l'ice-field.

Alors commença ce voyage tant de fois décrit, fatigant et peu rapide ; Altamont avait eu raison de se délier de l'état de la glace ; on ne put traverser le détroit de Jones, et il fallut suivre la côte du Lincoln.

Le 21 août, les voyageurs, en coupant de biais, arrivèrent à l'entrée du détroit du Glacier ; là, ils s'aventurèrent sur l'ice-field, et le lendemain, ils atteignirent l'île Cobourg, qu'ils traversèrent en moins de deux jours au milieu des bourrasques de neige.

Ils purent alors reprendre la route plus facile des champs de glace, et enfin, le 24 août, ils mirent le pied sur le Devon-Septentrional. — Maintenant, dit le docteur, il ne nous reste plus qu'à traverser cette terre et à gagner le cap Warender à l'entrée du détroit de Lancaster.

Mais le temps devint affreux et très-froid ; les rafales de neige, les tourbillons reprirent leur violence hivernale ; les voyageurs se sentaient à bout de forces. Les provisions s'épuisaient, et chacun dut se réduire au tiers de ration, afin de conserver aux chiens une nourriture proportionnée à leur travail.

La nature du sol ajoutait beaucoup aux fatigues du voyage ; cette terre du Devon-Septentrional était extrêmement accidentée ; il fallut franchir les monts Trauter par des gorges impraticables, en luttant contre tous les éléments déchaînés. Le traîneau, les hommes et les chiens faillirent y rester, et, plus d'une fois, le désespoir s'empara de cette petite troupe si aguerrie cependant, et si faite aux fatigues d'une expédition polaire. Mais sans qu'il s'en rendissent compte, ces pauvres gens étaient usés moralement et physiquement ; on ne suppose pas impunément dix-huit mois d'incessantes fatigues et une succession éternelle d'espérances et de désespoirs. D'ailleurs, il faut le remarquer, l'aller se fait avec un entraînement, une conviction, une foi qui manquent au retour. Aussi, les malheureux se traînaient avec peine ; on peut dire qu'ils marchaient par habitude, par un reste d'énergie animale presque indépendante de leur volonté.

Ce ne fut que le 30 août qu'ils sortirent enfin de ce calvaire de montagnes, dont l'orographie des zones basses ne peut donner aucune idée, mais ils en sortirent meurtris et à demi-gelés. Le docteur ne suffisait plus à soutenir ses compagnons, et il se sentait défaillir lui-même.

Les monts Trauter venaient aboutir à une sorte de plaine convulsionnée par le soulèvement primitif de la montagne.

Là, il fallut absolument prendre quelques jours de repos ; les voyageurs ne pouvaient plus mettre un pied devant l'autre ; deux des chiens d'attelage étaient morts d'épuisement.

Or s'abrita donc derrière un glaçon, par un froid de deux degrés au-dessous de zéro (—19° centigr.) ; personne n'eut le courage de dresser la tente.

Les provisions étaient fort réduites, et, malgré l'extrême parcimonie mise dans les rations, celles-ci ne pouvaient durer plus de huit jours ; le gibier devenait rare et regagnait pour l'hiver de moins rudes climats. La mort par la faim se dressait donc menaçante devant ses victimes épuisées.

Altamont, qui montrait un grand dévouement et une véritable abnégation, profita d'un reste de force et résolut de procurer par la chasse quelque nourriture à ses compagnons.

Il prit son fusil, appela Duk et s'engagea dans les plaines du nord ; le docteur, Johnson et Bell le virent s'éloigner presque indifféremment. Pendant une heure, ils n'entendirent pas une seule fois la détonation de son fusil, et ils le virent revenir sans qu'un seul coup eût été tiré ; mais l'Américain accourait comme un homme épouvanté.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le docteur.

— Là-bas ! sous la neige ! répondit Altamont avec un accent d'effroi en montrant un point de l'horizon.

— Quoi ?

— Toute une troupe d'hommes !...

— Vivants ?

— Morts... gelés... et même... "

L'Américain n'osa achever sa pensée, mais sa physionomie exprimait la plus indicible horreur.

Le docteur, Johnson, Bell, ranimés par cet incident, trouvèrent le moyen de se relever et se traînèrent sur les traces d'Altamont, vers cette partie de la plaine qu'il indiquait du geste.

Ils arrivèrent bientôt à un espace resserré, au

fond d'une ravine profonde, et là, quel spectacle s'offrit à leur vue !

Des cadavres déjà raidis, à demi-enterrés sous ce linceul blanc, sortaient çà et là de la couche de neige ; ici un bras, là une jambe, plus loin des mains crispées, des têtes conservant encore leur physionomie menaçante et désespérée !

Le docteur s'approcha, puis il recula, pâle, les traits décomposés, pendant que Duk aboyait avec une sinistre épouvante.

— Horreur ! horreur ! fit-il.

— Eh bien ? demanda le maître d'équipage.

— Vous ne les avez pas reconnus ? fit le docteur d'une voix altérée.

— Que voulez-vous dire ?

— Regardez !

Cette ravine avait été naguère le théâtre d'une dernière lutte des hommes contre le climat, contre le désespoir, contre la faim même, car, à certains restes horribles, on comprit que les malheureux s'étaient repus de cadavres humains, peut-être d'une chair encore palpitante, et, parmi eux, le docteur avait reconnu Shandon, Pen, le misérable équipage du *Forward* ; les forces firent défaut, les vivres manquèrent à ces infortunés ; leur chaloupe fut brisée probablement par les avalanches ou précipitée dans un gouffre, et ils ne purent profiter de la mer libre ; on peut supposer aussi qu'ils s'égarèrent au milieu de ces continents inconnus. D'ailleurs, des gens partis sous l'excitation de la révolte ne pouvaient être longtemps unis entre eux de cette union qui permet d'accomplir les grandes choses. Un chef de révoltés n'a jamais qu'une puissance douteuse entre les mains. Et sans doute, Shandon fut promptement débordé.

Quoi qu'il en soit, cet équipage passa évidemment par mille tortures, mille désespoirs, pour en arriver à cette épouvantable catastrophe ; mais le secret de leurs misères est enseveli avec eux pour toujours dans les neiges du pôle.

— Fuyons ! fuyons ! s'écria le docteur.

Et il entraîna ses compagnons loin du lieu de ce désastre. L'horreur leur rendit une énergie momentanée. Ils se mirent en marche.

#### CHAPITRE XXVII.—CONCLUSION

A quoi bon s'appesantir sur les maux qui frappèrent sans relâche les survivants de l'expédition ? Eux-mêmes, ils ne purent jamais retrouver dans leur mémoire le souvenir détaillé des huit jours qui s'écoulèrent après l'horrible découverte des restes de l'équipage. Cependant, le 9 septembre, par un miracle d'énergie, ils se trouvèrent au cap Horsburg, à l'extrémité du Devon-Septentrional.

Ils mouraient de faim ; ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures, et leur dernier repas fut fait de la chair de leur dernier chien esquimau. Bell ne pouvait aller plus loin, et le vieux Johnson se sentait mourir.

Ils étaient sur le rivage de la mer de Baffin, prise en partie, c'est-à-dire sur le chemin de l'Europe. A trois milles de la côte, les flots libres déferlaient avec bruit sur les vives arêtes du champ de glace.

Il fallait attendre le passage problématique d'un baleinier, et combien de jours encore ?

Mais le ciel prit ces malheureux en pitié, car, le lendemain, Altamont aperçut distinctement une voile à l'horizon.

On sait quelles angoisses accompagnent ces apparitions de navire, quelles craintes d'une espérance déçue ! Le bâtiment semble s'approcher et s'éloigner tour à tour. Ce sont des alternatives horribles d'espoir et de désespoir, et trop souvent, au moment où les naufragés se croient sauvés, la voile entrevue s'éloigne et s'efface à l'horizon.

Le docteur et ses compagnons passèrent par toutes ces épreuves ; ils étaient arrivés à la limite occidentale du champ de glace, se portant, se poussant les uns les autres, et ils voyaient disparaître peu à peu ce navire, sans qu'il eût remarqué leur présence. Ils l'appelaient, mais en vain !

Ce fut alors que le docteur eut une dernière inspiration de cet industrieux génie qui l'avait si bien servi jusqu'alors.

Un glaçon, pris par le courant, vint se heurter contre l'ice-field.

— Ce glaçon ! fit-il, en le montrant de la main.

On ne le comprit pas.

— Embarquons ! embarquons ! s'écria-t-il.

Ce fut un éclair dans l'esprit de tous.

— Ah ! monsieur Clawbonny, monsieur Clawbonny ! répétait Johnson en embrassant les mains du docteur.

Bell, aidé d'Altamont, courut au traîneau ; il en rapporta l'un des montants, le planta dans le glaçon comme un mât, et le soutint avec des cordes ; la tente fut déchirée pour former tant bien que mal une voile. Le vent était favorable ; les malheureux abandonnés se précipitèrent sur la fragile radeau et prirent le large.

Deux heures plus tard, après des efforts inouïs, les derniers hommes du *Forward* étaient recueillis à bord du *Hans Christian*, baleinier danois, qui regagnait le détroit de Davis.

Le capitaine reçut en homme de cœur ces spectres qui n'avaient plus d'apparence humaine ; à la vue de leurs souffrances, il comprit leur histoire ; il leur prodigua les soins les plus attentifs, et il parvint à les conserver à la vie.

Dix jours après, Clawbonny, Johnson, Bell, Altamont et le capitaine Hatteras débarquèrent à Korsør, dans le Seeland, en Danemark ; un bateau à vapeur les conduisit à Kiel ; de là, par Altona et Hambourg, ils gagnèrent Londres, où

ils arrivèrent le 13 du même mois, à peine remis de leurs longues épreuves.

Le premier soin du docteur fut de demander à la Société royale géographique de Londres la faveur de lui faire une communication ; il fut admis à la séance du 15 juillet.

Que l'on s'imagine l'étonnement de cette savante assemblée, et ses hurrahs enthousiastes après la lecture du document d'Hatteras.

Ce voyage, unique dans son espèce, sans précédent dans les fastes de l'histoire, résumait toutes les découvertes antérieures faites au sein des régions circumpolaires ; il reliait entre elles les expéditions des Parry, des Ross, des Franklin, des Mac-Clure ; il complétait, entre le centième et le cent quinzième méridien, la carte des contrées hyperboréennes, et enfin il aboutissait à ce point du globe inaccessible jusqu'alors, au pôle même.

Jamais, non, jamais nouvelle aussi inattendue n'éclata au sein de l'Angleterre stupéfaite !

Les Anglais sont passionnés pour ces grands faits géographiques ; ils se sentent émus et fiers, depuis le lord jusqu'au cokeney, depuis le prince-merchant jusqu'à l'ouvrier des docks.

La nouvelle de la grande découverte courut sur tous les fils télégraphiques du Royaume-Uni avec la rapidité de la foudre ; les journaux inscrivirent le nom d'Hatteras en tête de leurs colonnes comme celui d'un martyr, et l'Angleterre tressaillit d'orgueil.

On fêta le docteur et ses compagnons, qui furent présentés à Sa Gracieuse Majesté par le Grand-Chancelier, en audience solennelle.

Le gouvernement confirma les noms d'île de la Reine, pour le rocher du pôle nord, de Mont-Hatteras, décerné au volcan lui-même, et d'Altamont-Harbourg, donné au port de la Nouvelle-Amérique.

Altamont ne se sépara plus de ses compagnons de misère et de gloire, devenus ses amis ; il suivit le docteur, Bell et Johnson à Liverpool, où les acclama à leur retour, après les avoir si longtemps crus morts et ensevelis dans les glaces éternelles.

Mais cette gloire, le docteur Clawbonny la rapporta sans cesse à celui qui la méritait entre tous. Dans la relation de son voyage, intitulée : "The English at the North-Pole," publiée l'année suivante par les soins de la Société royale de géographie, il fit de John Hatteras l'égal des plus grands voyageurs, l'émule de ces hommes audacieux qui se sacrifient tout entiers aux progrès de la science.

Cependant, cette triste victime d'une sublime passion vivait paisiblement dans la maison de santé de Sten-Cottage, près de Liverpool, où son ami le docteur l'avait installé lui-même. Sa folie était douce, mais il ne parlait pas, il ne comprenait plus, et sa parole semblait s'être en allée avec sa raison. Un seul sentiment le rattachait au monde extérieur, son amitié pour Duk, dont on n'avait pas voulu le séparer.

Cette maladie, cette "folie polaire," suivait donc tranquillement son cours et ne présentait aucun symptôme particulier, quand, un jour, le docteur Clawbonny, qui visitait souvent son pauvre malade, fut frappé de son allure.

Depuis quelque temps, le capitaine Hatteras, suivi de son fidèle chien qui le regardait d'un œil doux et triste, se promenait chaque jour pendant de longues heures ; mais sa promenade s'accomplissait invariablement suivant un sens déterminé et dans la direction d'une certaine allée de Sten-Cottage. Le capitaine, une fois arrivé à l'extrémité de l'allée, revenait à reculons. Quelqu'un l'arrêtait-il ? Il montrait du doigt un point fixe dans le ciel. Voulait-on l'obliger à se retourner ? Il s'irritait, et Duk, partageant sa colère, aboyait avec fureur.

Le docteur observa attentivement une manie si bizarre, et il comprit bientôt le motif de cette obstination singulière ; il devina pourquoi cette promenade s'accomplissait dans une direction constante, et, pour ainsi dire, sous l'influence d'une force magnétique.

Le capitaine John Hatteras marchait invariablement vers le Nord.

FIN

#### LEGISLATURE PROVINCIALE

Les Chambres s'assemblèrent de nouveau mardi, le 19, pour la première fois depuis le décès du Lieutenant-Gouverneur Caron et la nomination de son successeur. Cet événement a donné, encore une fois, à l'hon. procureur-général Angers l'occasion de montrer l'excellente idée qu'il se fait de ses devoirs constitutionnels.

Après l'expédition des affaires sur les ordres du jour, l'hon. M. Angers, en proposant l'ajournement, fit les observations suivantes au sujet de la nomination du nouveau Lieutenant-Gouverneur : Qu'il me soit permis de me faire l'interprète des sentiments de la Chambre au sujet de la nomination de notre Lieutenant-Gouverneur. Pendant 20 ans il a été un des plus forts joueurs de son parti et dans toutes les luttes politiques où on l'a rencontré dans le district de Québec. Longtemps la politique a été pour lui une carrière ingrate, et il a livré de longs et nombreux combats avant de gagner la victoire. Il a occupé différentes positions sous le gouvernement, et avant d'être nommé représentant de Sa Majesté dans cette province, il faisait partie de l'administration d'Ottawa. Je dois dire que si sa carrière politique a été ingrate, il a toujours été fidèle à son parti et il a reçu de ses amis la juste récompense de son zèle et de son talent. Ses talents, ses études sérieuses l'avaient rendu digne du poste auquel il a été

appelé, et après avoir longtemps combattu, il a mis de côté l'arme et le bouclier pour accepter l'emblème de la justice et de l'autorité.

La Chambre a vu certainement cette nomination avec plaisir, et je dois remercier sincèrement mes amis d'avoir si bien accueilli le représentant de Sa Majesté.

M. Joly répondit comme suit : Encore dans cette occasion, je puis dire au gouvernement que nous approuvons pleinement ses remarques. Ce qui a distingué l'hon. Letellier de St. Just, c'est sa fidélité à son parti, son courage et sa loyauté, et j'ai vu avec plaisir mon bon ami reconnaître ces qualités que nous retrouverons encore en lui comme Lieutenant-Gouverneur.

Il est une chose dont je suis convaincu, et ce que je viens d'entendre me confirme dans mon opinion : c'est que cette nomination a été bien accueillie d'un bout à l'autre de la province.

Mercredi, après la troisième lecture de plusieurs bills et les affaires de routine, l'ordre du jour ayant appelé la réception du rapport du comité général sur les résolutions relatives à la formation d'un fonds consolidé pour les chemins de fer,

M. Joly dit que, vu l'heure avancée, il ne faisait que de courtes observations, mais qu'il ne voulait pas introduire d'amendements, car il objectait à toutes les résolutions. Il demanda donc quelles ne soient pas lues.

Il examina chaque clause, et présenta ses arguments adverses, la conclusion générale de son discours étant que le gouvernement voulait emprunter \$3,000,000 pour les ajouter aux \$8,000,000 déjà empruntés, et que la province ne pourrait rencontrer les \$660,000 par année d'intérêt sur cette dette de \$11,000,000.

L'hon. M. Church répondit longuement à l'hon. député de Lotbinière. Après avoir parlé de l'excellente position financière de la province, de tous les moyens qu'elle avait à sa disposition pour faire face à ses obligations et au paiement de l'intérêt de la dette des chemins de fer, il accusa l'hon. député de Lotbinière de l'avoir mal compris et d'avoir tiré de fausses conclusions au sujet de la condition de la province. La province n'aura pas à payer \$660,000 comme l'a dit son hon. ami, car il faut considérer que la dette n'est pas de \$11,000,000, mais seulement de \$8,000,000, et en admettant qu'elle soit augmentée de trois millions, ce ne serait ni cette année ni l'année prochaine, et alors si le revenu casuel de la province augmentait dans la même proportion que durant les 8 dernières années, il sera facile de payer un intérêt de \$660,000.

Le budget de 1877-78 pourvoit amplement au paiement de l'intérêt de \$490,000. L'orateur parle ensuite de la ligne de chemin de fer entreprise par le gouvernement et cite le témoignage d'un ingénieur habile qui prédit que dans les premières années non-seulement les dépenses d'exploitation seront payées, mais que les bénéfices couvriront une partie du paiement de l'intérêt.

Il y eut beaucoup de besogne d'accompagneur jendji, mais la séance ne fut assainie d'aucun discours important. Vendredi, au contraire, l'éloquence faisait vibrer les galeries, et certes, le sujet s'y prêtait. Il s'agissait du bill pour protéger les Sœurs de la Providence dans l'exercice des industries à l'aide desquelles elles soulagent tant de misères. M. Taillon a plaidé leur cause avec autant d'habileté que de feu. MM. Joly, Laframboise et Préfontaine se sont opposés à la mesure, comme une atteinte aux droits des commerçants, M. Ogilvie a proposé d'abord que le bill soit renvoyé à trois mois, puis que, s'il passait, une clause y soit introduite enlevant aux religieuses leurs privilèges, exemptions de taxes, etc. ; mais la mesure fut adoptée telle que proposée, par un vote de 40 contre 13.

Les résolutions proposées par l'hon. M. Angers concernant les chemins de fer furent aussi adoptées.

— Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAC,  
223, rue McGill, Montréal.

**Avis spéciaux.**—Les Pastilles-à-Vers Végétales de DEVINS sont une amélioration des temps modernes dans le traitement médical des enfants. Elles réunissent en elles-mêmes des qualités jusqu'à présent considérées incompatibles, étant aussi délicieuses au goût que la confiserie la plus délicate.

L'enfant en bas âge, du tempérament le plus revêché, les savoure avec délice, et les mères de famille peuvent administrer ces Pastilles en toute sûreté, si, comme nous n'en doutons pas, elles tiennent à soulager leurs enfants par la destruction des vers d'une manière certaine et complète.

Pour éviter la contrefaçon, assurez-vous que le mot "DEVINS" est estampillé sur chacune de ces Pastilles.